BnF
gallica
BIBLIOTHÈQUE NUMÉRIQUE

Annamites et Tonkinois , par E. Raoul

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Raoul, E.. Annamites et Tonkinois , par E. Raoul. 1889.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

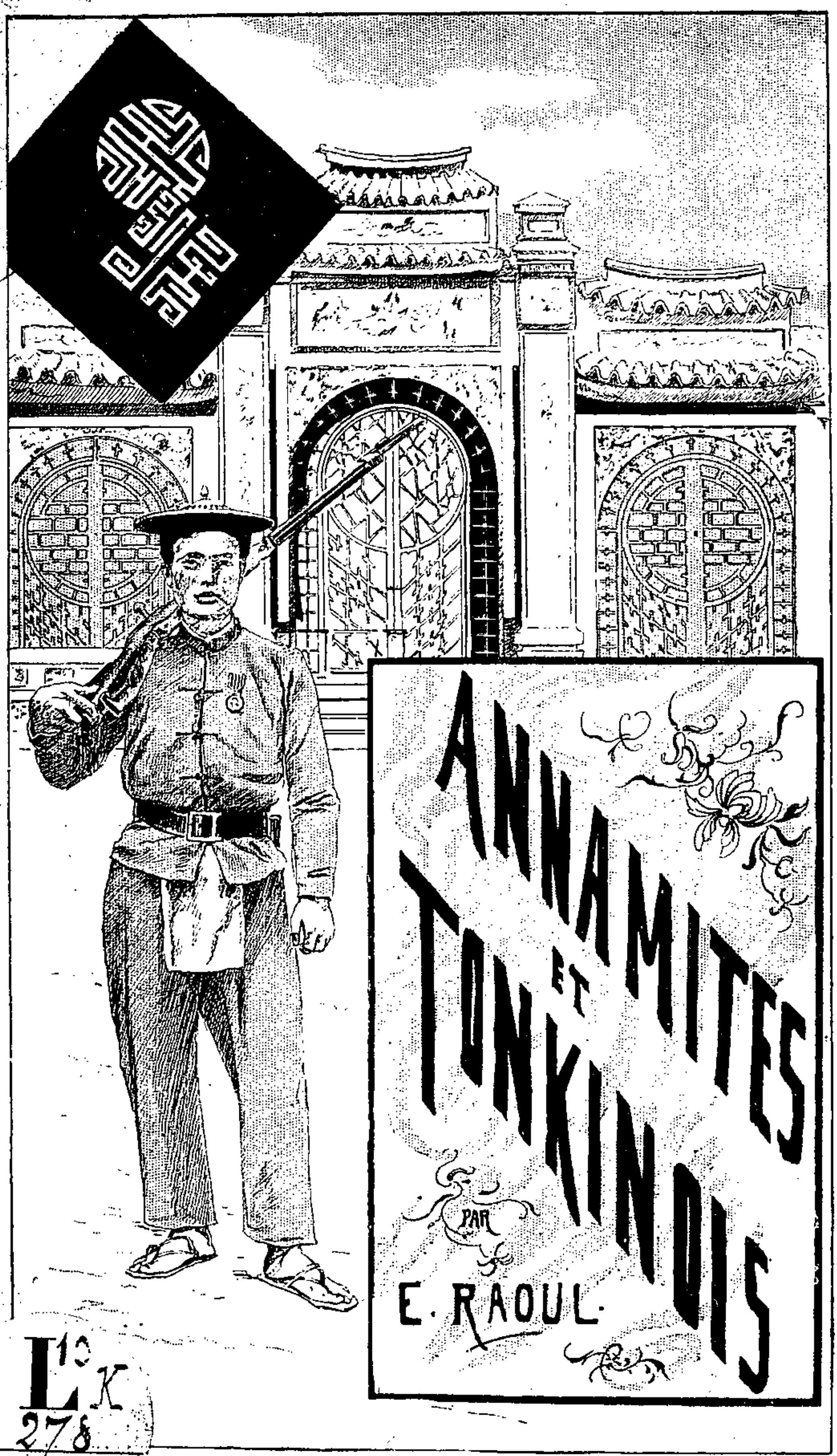
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

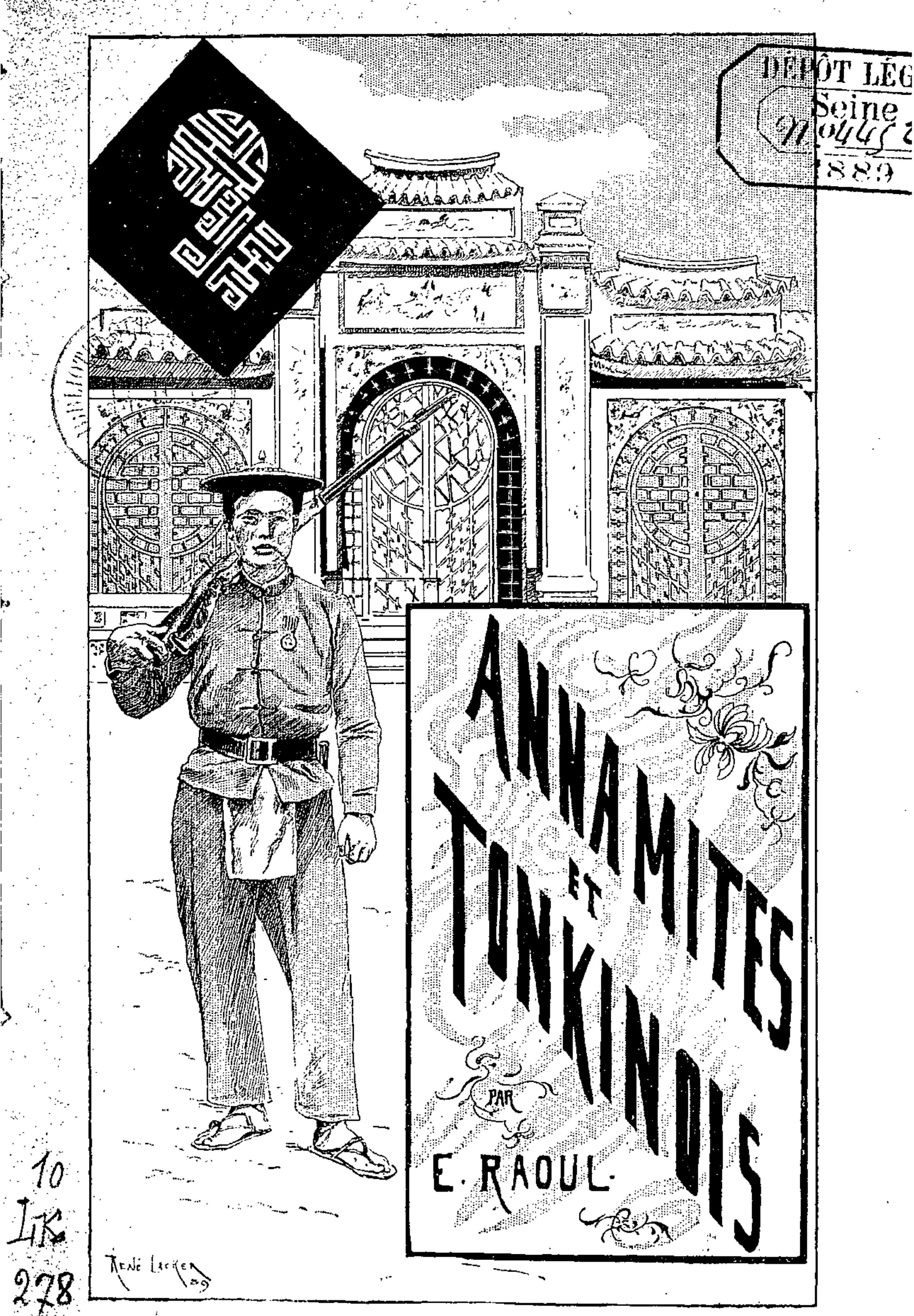
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



L10K
278

LYMANN, Éditeur, rue du Croissant, 13, Paris.



10
LK
278

S. HEYMANN, Éditeur, rue du Croissant, 13, Paris.

ANNAMITES & TONKINOIS

Le Village tonkinois.

Derrière la pagode d'Angkor s'élève le village tonkinois.

De forme rectangulaire, ce curieux marché est composé d'un certain nombre de cases, dans chacune desquelles est représentée une des principales industries du Tonkin.

Cette agglomération est administrée, pour le compte du protectorat, par M. Viterbo, un Niçois à la figure énergique, colon du Tonkin, qu'il habite depuis cinq années ; les habitants sont tous des ouvriers de sa maison de commerce d'Hanoï.

Si, en entrant dans le village, nous tournons à gauche, nous trouvons d'abord la caï-gna des bonzes, prêtres bouddhistes envoyés en France pour desservir la pagode construite par M. Lichtenfelder.

La seconde case est un atelier pour la fabrication des objets en bois sculpté.

Rien de plus curieux que ces cadres fouillés et ajourés, évidés même intérieurement avec tant d'ha-

bileté, qu'on se demande comment l'ouvrier a pu réussir à extraire le bois par les étroites ouvertures que laissent entre elles les arabesques; les ouvriers travaillant sous l'œil des visiteurs, on peut voir que le dessin à obtenir est primitivement établi sur une feuille de papier ou de toile, qui sera collée sur la partie à découper, et permettra ainsi d'obtenir cette régularité étonnante dans l'exécution. L'instrument de l'ouvrier est des plus primitifs ; il se nomme *cait-chang*, et le maillet en bois dur, *tao*. Les bois employés sont du *gô* et du *trac*.

Pour montrer que ses ouvriers peuvent faire aussi bien, sinon mieux que tous les autres artisans de l'Esplanade, M. Viterbo a fait remplacer devant nous les bois employés par une défense d'ivoire dont l'ouvrier fera, nous en sommes sûr, une merveille.

Continuons — nous sommes devant les incrusteurs. On en a tant parlé que nous serons bref. Il importe de remarquer néanmoins avec quels mauvais instruments — quelques clous, un maillet, une mauvaise gouge — ces habiles ouvriers produisent ces merveilleuses incrustations sur trac qu'on peut admirer dans le palais du Tonkin.

Un curieux détail.

A mon premier voyage au Tonkin, en 1875, ces incrusteurs émérites gagnaient, en travaillant 12 heures par jour, la somme considérable de 0 fr. 25. Cela a bien changé depuis, car à mon second voyage, en 1884, on ne trouvait plus d'ouvriers à moins de 1 fr. 75. Enfin, en 1888, on m'a

assuré à Hanoï que les ouvriers d'art ne gagnaient pas moins de 2 fr. 50 par jour.

Après les incrusteurs nous trouvons une fabrique de tam-tam, tambours faits d'une barrique défoncée aux deux extrémités et entièrement recouverte de cuir préparé.

Dans l'atelier suivant sont les brodeurs sur étoffe. N'ayant pas ici toutes les soies du Tonkin, ces derniers brodent surtout sur les pièces de la flanelle dite à tort de Cochinchine, qui leur sert là-bas et qui convient très bien à la confection des tapis de table.

Viennent ensuite les laqueurs. Les arbres à laque, *cay-son (Augia Siamensis* et *Rhus Vernicifera)*, abondent au Tonkin. Celles-ci ne valent pas certainement les trente-deux couches du Japon, mais il est à noter que c'est une industrie qui se perfectionne tous les jours.

Nous sommes maintenant devant les bijoutiers. Un d'eux fabrique une jolie épingle de cravate ornée du caractère *tho* qu'on peut traduire : « Longue vie et félicité » ; c'est un porte-bonheur.

En sortant de là, un métier à tisser préhistorique frappe nos yeux. C'est sur un modèle dont on se servait en Europe avant Jacquart que les Annamites tissent les jolis crépons originaux qu'on peut voir là.

La huitième caï-gna donne l'idée d'un intérieur tonkinois; elle est un peu masquée par une longue table surchargée de bibelots annamites.

A une des extrémités de cette table, nous remarquons un jeune Annamite très intelligent; il nous

dit se nommer Thu, être âgé de vingt-deux ans, originaire de Phu-xuyen, et être préposé à la vente d'objets divers et de curiosités du Tonkin, parmi lesquels nous apercevons les allumettes en bois de santal « dont le parfum plaît aux dieux ».

A ses côtés se trouve un jeune Annamite de seize ans, non moins intelligent que Thu ; c'est My, l'interprète suppléant, originaire d'Hanoï.

La neuvième boutique est un atelier pour la fabrication des damas brochés. A noter en passant que les Annamites ont depuis longtemps remplacé par des couleurs d'aniline la plupart des substances colorantes dont ils se servaient autrefois pour les soies. Pour les cotonnades, il n'en est pas de même, et le *Cunao* pour la nuance brune, et le *lay-chau* pour la nuance noire sont encore les seules couleurs employées en raison de leur bon marché.

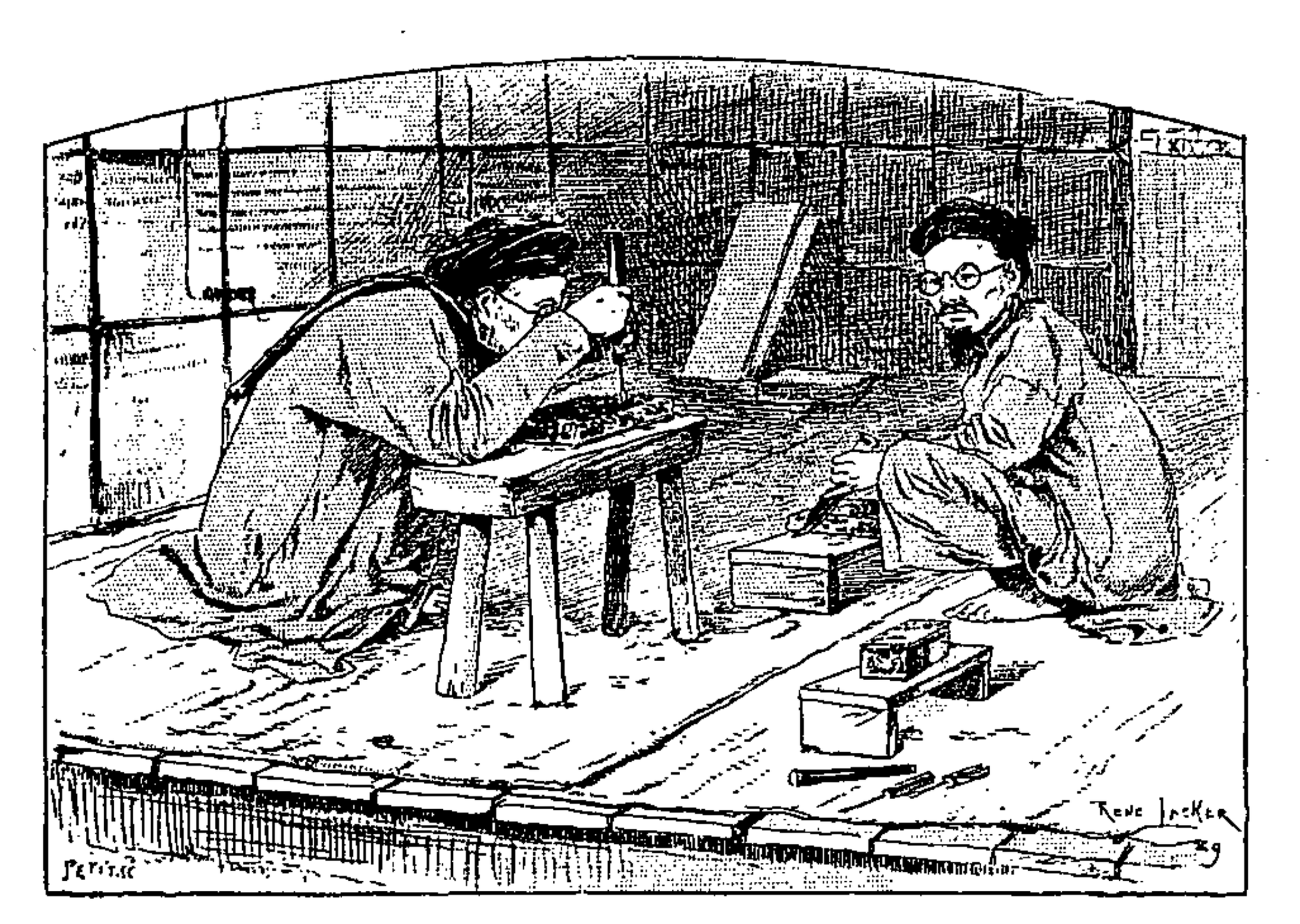
Dans le compartiment suivant est une fabrique de palanquins. Là aussi se font ces superbes parasols de mandarin que les Européens transforment par l'ablation du manche en vélums fort décoratifs.

L'industrie du bronze est ensuite représentée. C'est bien là une industrie locale; et tout Européen ayant visité le Tonkin se rappelle la profusion des objets en cuivre et des petits bronzes dont sont surchargés les abords des magasins dans les rues spéciales à cette industrie.

L'atelier qui vient après est occupé par des forgerons et des armuriers. Le Tonkin fabriquait et fabrique encore ces armes blanches qui semblent empruntées aux panoplies du moyen âge. Très

curieux est le soufflet annamite, consistant en deux auges de bois, véritables corps de pompe, dans lesquels se meuvent à frottement doux deux pistons refoulant l'air ; il mérite d'être examiné de près.

C'est encore ce même soufflet, mais cette fois-ci



L'ATELIER DES SCULPTEURS AU VILLAGE TONKINOIS

horizontal, que nous retrouvons dans l'atelier de chaudronnerie qui vient après.

Là aussi se fabriquent ces gongs en cuivre, au son retentissant, dont les villages s'envoient les appels d'alarmes, significatifs de l'approche du danger, tigre ou pirate.

Suivons toujours. C'est l'industrie de la plume, utilisant les dépouilles des centaines d'espèces d'oiseaux du Tonkin, oiseaux dont tout le monde connaît la brillante aigrette; chasse-mouches, éven-

tails à long manche, accessoires obligés d'un cortège de mandarin, sont exécutés là aussi bien que dans la province d'Hung-yen, qui a le monopole de cette industrie.

Les poissons et animaux bizarres en papier ou en soie transparente que nous voyons dans la caïgna suivante comptent parmi les mille formes qu'affecte la lanterne dans l'extrême Orient; mais ce sont avant tout des objets votifs.

Symétrique de la case des bonzes, la dernière caïgna que nous trouvons est celle des médecins; a-t-elle été placée là pour montrer que les organisateurs de l'Exposition ont eu aussi cure de la santé du corps que de celle de l'âme de leurs administrés? Je n'en sais rien, mais le médecin annamite Binh, médaille d'honneur du protectorat, nous confirme ce que nous avons déjà appris par le médecin européen, à savoir que l'état de santé de tout le personnel de l'Exposition des colonies ne laisse rien à désirer.

Au centre du village s'élève une grande case ouverte, représentant la maison commune.

Ajoutons que les matériaux qui ont servi à édifier le village tonkinois sont tous « d'origine »; ils sont arrivés en vrac et ont été assemblés par les Annamites sous la direction de M. Viterbo.

Maintenant que nous connaissons le village, disons au lecteur ce qu'en sont les habitants, quelle est leur origine, quelles sont leurs mœurs, leurs croyances, etc.

Origine.

Lorsqu'un des habitants du village annamite rencontre un des Chinois qui circulent dans l'Exposition, nous pouvons constater qu'avec une respectueuse familiarité il l'appelle « mon oncle ».

Ce vocable, usité dans toute l'Indo-Chine, suffit pour nous faire soupçonner les affinités ethniques qui existent entre ces deux nations.

Suivant les traditions historiques, la migration première serait descendue, il y a bien des siècles, des hauts plateaux du Yunnan au golfe du Tonkin et aux rivages de l'Annam. Ce fut une conquête lente; les nouveaux arrivants se mêlèrent à la race primitive, l'absorbèrent peu à peu et de leur alliance avec les femmes du pays naquit la famille annamite. Quelques-uns des anciens habitants cédèrent la place à ces envahisseurs faisant la tache d'huile, et se réfugièrent dans les montagnes où, plus ou moins purs, on les retrouve aujourd'hui sous le nom de Muongs ou de Moïs. Le type et les mœurs de ces peuplades sont absolument distincts, leurs vainqueurs d'autrefois les appellent avec mépris des « sauvages » ; sauvages, ils le sont par leur ignorance et leur haine de tout progrès; mais l'indépendance de leur caractère, la fierté de leurs sentiments sont restés immuables.

Les Annamites, au contraire, ont une civilisation très avancée, mais peut-être un peu décadente. Cette civilisation, en effet, ne progresse plus; la

constitution politique est restée celle qui fut donnée, il y a près de cent ans, par l'empereur Già-Long, grâce au concours intelligent et dévoué de la mission d'officiers français envoyée auprès de lui; à cette date on la considérait à juste titre comme très remarquable, et bien des États plus voisins de l'Europe pouvaient l'envier; aujourd'hui on y remarque des détails qui nous paraissent surannés, vieillots, quelque chose qui ramène l'esprit en arrière et donne la sensation d'un autre âge. Mais les Annamites sont fiers de leur administration qu'ils appellent « la plus belle du monde »; ce n'est que la plus méthodique, celle qui laisse le moins de marge à l'imprévu.

Cependant, chose bizarre, et qui renverse toutes les idées reçues en Europe à cet égard, en Annam, les fonctions publiques sont données aux plus savants. L'instruction sert de niveau égalitaire et l'homme le plus humble peut devenir un mandarin chargé d'importants emplois s'il a passé avec succès ses examens de bachelier (*thù-thai*), de licencié (*cù-nhoù*), de docteur — les ministres, les mandarins qui gouvernent les provinces (*tong-doc*, *bo-chauh*, *aù-sat*, etc.), les préfets (*phù*), sous-préfets (*hùyen*) et les agents sans nombre qui de près ou de loin sont attachés à l'administration sont des savants très versés dans la philosophie, la littérature, la morale, et, suprême candeur ou admirable bon sens (au choix du lecteur), la plus grande ambition d'un souverain de l'Annam est de pouvoir être proclamé le plus savant, le plus fort lettré de son royaume ; ce

n'est d'ailleurs pas là un titre facile à acquérir. Au lieu de figurer phonétiquement les mots comme les langues européennes, la langue annamite se figure en effet idéographiquement ; les Européens écrivent en donnant le son du mot, les Indo-Chinois écrivent en donnant l'image de la pensée.

Il faut à un Annamite comme à un Chinois dix ans d'études pour commencer à connaître ses caractères, c'est-à-dire son alphabet ; mais du même coup il se trouve avoir appris son dictionnaire.

Le culte officiel est presque le bouddhisme, ou, pour être plus vrai, une religion ayant des caractères communs avec le bouddhisme ; elle est accommodée au goût d'un peuple naturellement sceptique et repose plutôt sur les préceptes de la morale humaine que sur l'idée de l'existence d'un Dieu. A vrai dire, le respect des ancêtres et des parents tient lieu de religion. Dans chaque maison, un petit autel devant lequel chacun s'incline porte des tablettes où sont inscrits les noms, les qualités, quelquefois la biographie des membres défunts de la famille ; c'est l'*autel des ancêtres*.

Le père a sur ses enfants autorité absolue ; les mauvais fils sont rares et considérés comme criminels. Les familles sont unies ; tous, petits et grands, collaborent à la fabrication des produits de l'industrie locale ou aux travaux de la moisson, de la pêche.

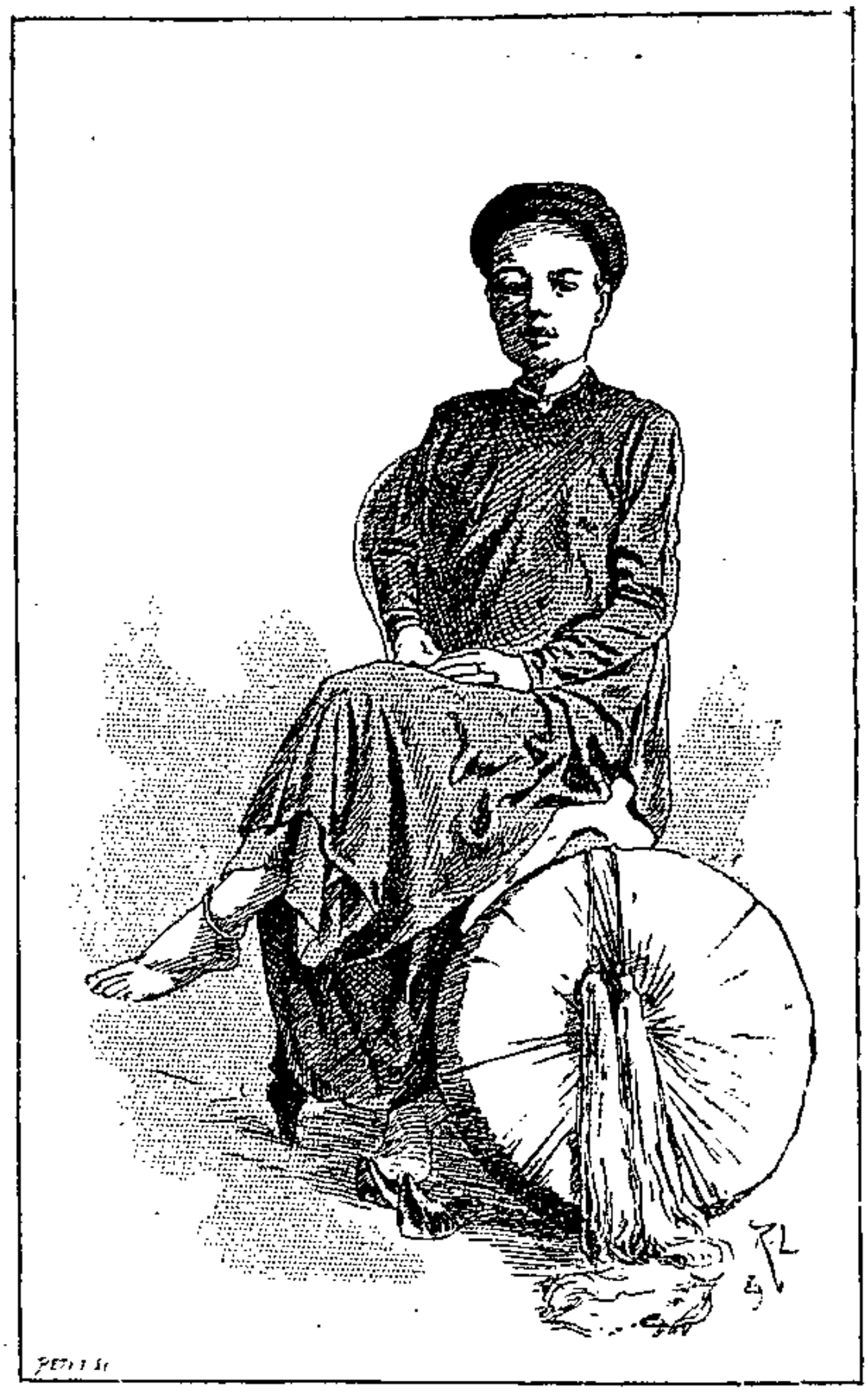
Au contact des Français, l'Annamite cherche à perfectionner ses aptitudes remarquables en matière artistique ; il a aussi une tendance à dimi-

nuer l'obséquiosité ordinaire et trompeuse qui est le fonds du caractère national et à répudier certaines superstitions qui paraissent d'autant plus étranges qu'on ne s'attendait point à les rencontrer chez un peuple généralement incrédule. — La moins bizarre d'entre elles n'est assurément point la croyance aux génies bienfaisants ou malfaisants dont la nomenclature se grossit sans cesse de noms nouveaux. C'est à ces esprits que sont attribués les résultats plus ou moins heureux des récoltes, les mauvais temps, les événements favorables, les malheurs de famille. On les prie, on les remercie, ou on essaye d'apaiser leur ressentiment par des sacrifices enfantins; mais c'est surtout envers les génies malfaisants qu'on est prodigue de ces offrandes, les autres étant, de leur essence propre, incapables de faire le mal pour le mal.

Costume.

Le costume des Annamites et des Tonkinois est fort simple; il se compose d'un long vêtement en soie ou en coton (*ké-ao*), boutonné sur le côté et ne dessinant pas la taille, d'un pantalon large (*ké-kuan*) et d'une ceinture nouée sur le devant. — Cette dernière joue un rôle indispensable; dans ses plis sont enfouis le tabac, le bétel, le porte-monnaie, et tous autres objets portatifs et d'un usage courant. — Les femmes portent le même costume que les hommes et aussi la même coiffure, c'est-à-dire les

cheveux relevés en chignon derrière la tête, si bien qu'on ne sait jamais, quand on arrive, si on a devant soi un homme ou une femme ; quelques Européens



JEUNE FILLE ANNAMITE

ont quitté, paraît-il, le pays sans être arrivés à les différencier.

Pour se garantir du soleil, les femmes ont le grand chapeau de paille de forme plate, alors que les hommes ont adopté la forme pointue ; la coupe des vêtements est uniforme pour tous. La qualité de l'étoffe est plus ou moins riche suivant la for-

tune du personnage. — Aux jours de cérémonie seulement, les mandarins s'habillent de grandes robes de soie brochée ou brodée d'une richesse vraiment merveilleuse. Certaines couleurs leur sont réservées; le jaune, par exemple, est la couleur royale; le souverain seul porte des vêtements de cette nuance, de même qu'il a seul le droit de se servir de certains caractères de l'écriture en usage.

Cases. — Villages.

Le groupe de cases que nous avons décrit au début donne l'idée d'un village annamite, mais une idée forcément restreinte. — Le cadre manque, et par cadre il faut entendre le cours d'eau au bord duquel se tient le marché, le jardin qui entoure les grandes installations, les chemins bordés de ces grands bambous dont le feuillage toujours vert est si décoratif, les sampans, barques qui servent de domicile à des familles entières, le mouvement, les cris et toutes autres choses qui donnent un caractère pittoresque à ce genre de paysage. — Tout village possède un marché situé sur la place principale ; autour de ce point central les habitations se groupent et forment par leur agglomération un tracé régulier de rues et de ruelles.

L'Annamite ou le Tonkinois pauvre a vite construit sa demeure. — Sept ou huit poteaux en bois équarri supportent une toiture en chaume, le torchis ou des nattes servent presque exclusivement à la construction des murailles ou cloisons. Cha-

cun peut ainsi se loger soi-même à peu de frais, car dans ce pays, tout homme est charpentier et charpentier presque toujours habile. — Le mobilier est simple. — Un vaste lit de camp, généralement en bambou, est commun à toute la famille. Quelques ustensiles, marmites en cuivre ou en grès, jarres, cuillers en bois, tasses en faïence, et l'indispensable mortier pour le décorticage du riz suffisent aux besoins d'un ménage.

Les mandarins et les riches habitent des maisons plus solides, construites en briques, couvertes en tuiles. Elles ne sont jamais bien élevées, car l'usage de superposer des étages n'est point encore adopté en Annam; mais elles plaisent à l'œil par la vive coloration des dessins qui ornent les murs, par la disposition même des bâtiments placés parallèlement les uns aux autres, laissant entre eux de vastes cours quelquefois plantées d'arbres ou de forts beaux arbustes, par l'ornementation des salles dont les piliers sont couverts de longues planches incrustées ou laquées, sur lesquelles sont inscrits en gros caractères des formules, des souhaits de longue vie, des sentences philosophiques ou hospitalières. — Dans ces palais en miniature l'on trouve ces meubles en bois de fer sculpté, ces bahuts en trac incrustés, ces brûle-parfums en métal, ces sièges de forme élégante et tous ces bibelots décoratifs dont les échantillons ont été réunis dans les deux pagodes (Cochinchine, Annam-Tonkin) de l'Exposition.

Alimentation.

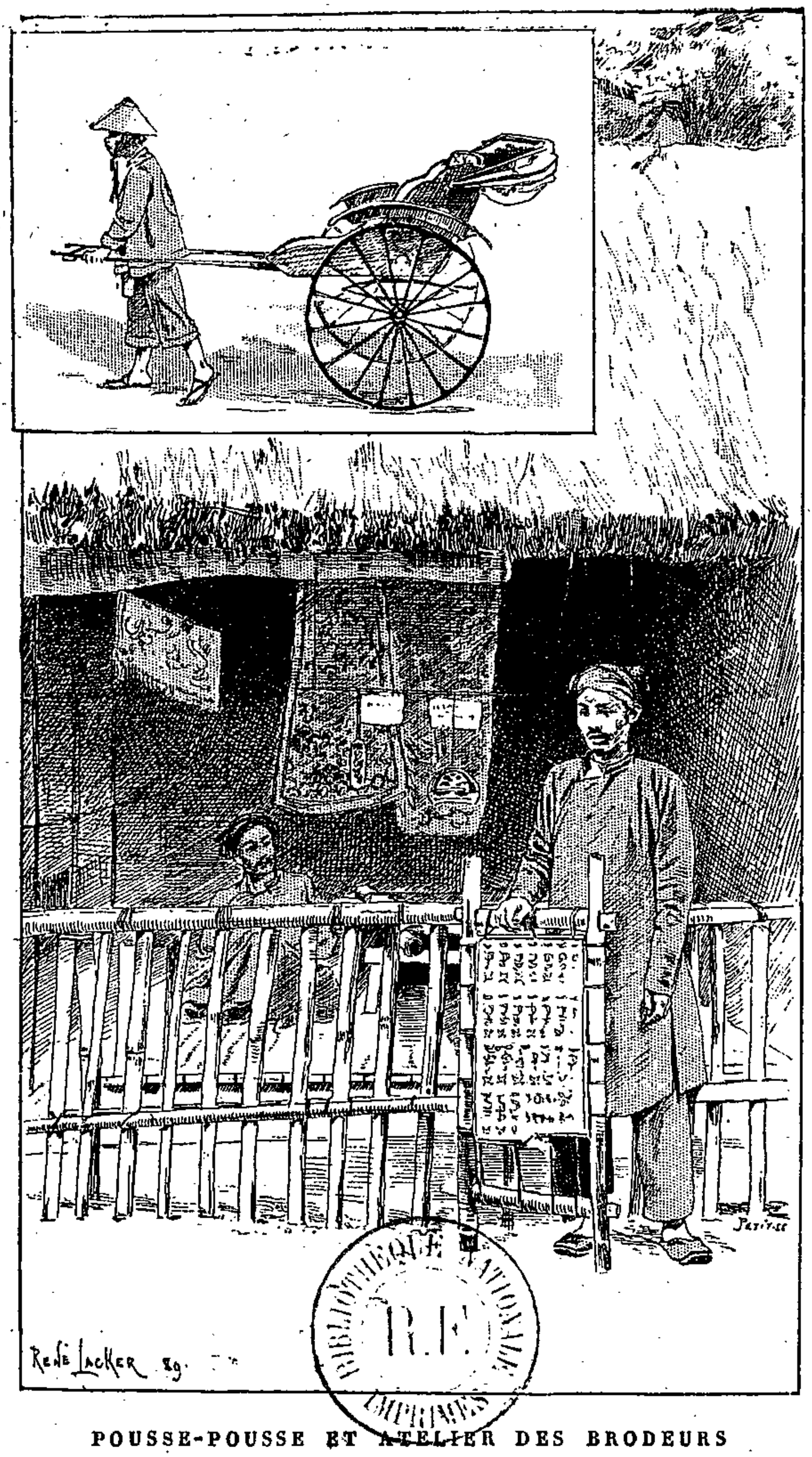
Tout ce monde a conservé à Paris son mode ordinaire de vie et d'alimentation. Le riz cuit à l'eau est le fonds du repas et il est assaisonné seulement de poisson ou de saumure de poisson (*núóc-mam*) quelquefois, mais rarement de viandes ou de volailles cuites avec des épices, de confitures au gingembre, et de fruits.

Le riz se cuit à la vapeur, ce qui permet à chaque grain de conserver sa forme autrement agréable à la vue et au goût que l'affreuse pâtée gluante et visqueuse du riz dit *crevé* de nos cuisiniers européens.

Parmi les mets bizarres qui figurent sur les tables annamites, il faut citer quelques hémiptères et particulièrement de gigantesques bélostomes qu'ils mangent après les avoir fait frire dans la graisse.

Un aliment très estimé en Annam, c'est le porc. L'espèce de l'Indo-Chine est une horrible bête très ramassée, très basse sur ses pattes, dont le groin se perd dans un vaste triple menton. Cette bête immonde, laide à vous convertir à l'islamisme, est cependant — avec le buffle — le seul animal pour lequel l'Annamite ait un peu d'affection et — horrible détail — je l'ai vu souvent remplir auprès des nouvelles accouchées embarrassées de leurs richesses les mêmes offices qui en Europe sont confiés à leurs jeunes frères des races félines ou canines.

Enfin — est-ce atavisme ou contagiosité de l'exemple? — les Annamites ne dédaignent pas un



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

POUSSE-POUSSE ET ATELIER DES BRODEURS

rôti de jeune chien, les vieux ne sont pas recherchés en raison de leur maigreur.

Mais ce sont là régals de fêtes; à l'ordinaire, le riz mangé à l'aide de baguettes en bois, le poisson salé, quelques tasses de thé et d'alcool de riz (*soum-choum*) rendent satisfaits les plus difficiles.

Théâtre.

Les Annamites, dont le fonds du caractère est léger et enfantin, adorent le théâtre. Chez eux, des troupes nomades parcourent les provinces; chacune d'elles se compose de 200 ou 300 acteurs ou figurants, effectifs à peine suffisants, car une pièce dure couramment et sans interruption deux jours entiers. Les femmes ne paraissent point sur la scène et sont remplacées par des hommes travestis. Les thèmes varient peu : ils retracent toujours les aventures d'un prince chassé de son trône par les événements de la politique et qui revient au pouvoir en jouant à ses ennemis des tours à la fois amusants et dramatiques, ou bien les malheurs d'un certain mandarin méchant et prévaricateur qui est à son tour dupé par sa femme, ses serviteurs ou ses administrés. — La profession d'acteur est considérée comme peu honorable; en revanche, les auteurs sont tenus en haute estime. Aujourd'hui même, un grand mandarin de la cour de Hué est plus connu dans le peuple par les pièces qu'il a fait représenter que par l'importance de ses fonctions.

Dans les villages il n'y a pour le spectacle aucune

installation particulière ; un simple hangar, éclairé la nuit par des lampes ou des torches, sert de local. Aucun tréteau, aucune scène spéciale, aucun décor. Les acteurs jouent au milieu de la foule, se costument et se griment derrière un simple rideau. Les travestissements sont riches quelquefois, mais toujours de couleur éclatante. Point de décors ; les acteurs, par quelques mots ou des attitudes conventionnelles, tiennent le public au courant des changements de scènes. Les premiers rôles ont le visage couvert d'un masque bizarre. A l'inverse de ce qui se passe dans les autres pays, ils s'étudient à ressembler le moins possible à la nature; leurs gestes, leurs cris, sont aussi peu naturels qu'ils sont assourdissants et désagréables aux oreilles européennes. Un usage bien curieux et qui n'a pas, croyons-nous, encore été signalé est celui qui consiste à payer la troupe *suivant le plaisir qu'elle a su procurer aux spectateurs*. Un personnage important est préposé à l'enregistrement de l'enthousiasme de la salle. Aux passages gais ou émouvants, aux répliques bien données, il frappe, sur un tam-tam, un certain nombre de coups qui sont soigneusement notés par un lettré assis à côté de lui. A la fin de la représentation, le total des coups de tam-tam afférant au rôle de chaque acteur représente en « sapèques » ou en « ligatures » la somme qui leur est due.

A Hué, le roi possède dans son palais une immense salle de théâtre luxueusement décorée, mais qui n'est point autrement organisée; celle de l'Exposi-

tion en est une réduction. Quelquefois même, la pièce est jouée sur la rivière, et le spectacle n'en est que plus original. La scène est un large radeau amarré non loin de la rive et sur une seule ancre, de telle sorte qu'il tourne lentement sur lui-même, suivant l'impulsion du courant. Les mandarins ou les invités d'importance viennent dans des barques. Le peuple entre dans l'eau jusqu'à mi-corps, souvent jusqu'au cou. Une fête de ce genre vue la nuit, à la lueur de milliers de torches et de lanternes, est presque grandiose; elle a dans tous les cas un cachet local qui ne se rencontre nulle part ailleurs. L'eau de la rivière est presque invisible, tant les spectateurs sont nombreux et pressés les uns contre les autres. A perte de vue, on n'aperçoit que des têtes. Les plus soigneux ont la précaution d'attacher leurs habits en paquets au-dessus de leur chignon; l'enthousiasme n'est point refroidi par ce bain prolongé. D'immenses clameurs, des rires, des cris couvrent la voix des acteurs. Sur la rive les tam-tam résonnent, les pétards éclatent; l'Annamite, véritable enfant, n'a rien entendu de la pièce; mais il s'est prodigieusement amusé.

Musique et danse.

Au Tonkin et en Annam, les orchestres sont formés d'instruments à vent, de tambours, d'instruments à cordes. Certains de ces derniers ressemblent beaucoup aux nôtres, mais la qualité des cordes est généralement mauvaise. La musique qu'ils pro-

duisent est vague, confuse, d'un thème difficile à comprendre, d'une grande monotonie. Et cependant elle est l'accompagnement ordinaire des cérémonies officielles, des fêtes publiques, des spectacles et des danses. Celles-ci constituent un genre de divertissement fort goûté des mandarins et du peuple, c'est le triomphe des femmes tonkinoises. Les danseuses sont généralement jeunes, jolies, très au courant de leur art, auquel elles sont initiées par un long apprentissage. Dès qu'elles sont sur la scène, soit individuellement, soit dans un ensemble, elles marchent ou dansent avec calme, dignité; leurs poses sont gracieuses, bien qu'un peu affectées; leurs vêtements légers et élégants. Un ballet dure plusieurs heures, sans que le spectateur européen puisse deviner si les diverses scènes ou mouvements ont entre elles une concordance quelconque.

Armée indigène. — Milices.

Faciles à instruire, infatigables marcheurs, excellents tireurs, éclaireurs intelligents, les soldats indigènes de notre armée d'Indo-Chine restent avec plaisir au service de la France, qui leur fait des avantages de solde extraordinaires pour le pays. Cette petite armée se compose des éléments suivants :

1° Les LINH-TAPS, familièrement les *Linh* : c'est l'armée active.

2° Les MILICES des résidents, GARDES CIVILES ou MATAS.

Ces derniers forment une sorte de garde d'honneur, un peu garde nationale par son origine locale et possédant à ce titre, encore mieux que le reste de l'armée indigène, la connaissance spéciale du canton, où par leurs parents et leurs amis ils sont au courant des moindres mouvements des pirates; ils portent exactement le costume des tirailleurs que nous allons décrire; un passe-poil bleu, et au veston des galons — en argent pour les sergents, en laine jaune pour les caporaux — les en différencient cependant.

Les LINH-TAPS comprennent trois corps distincts :

1° *Tirailleurs annamites.* — Les soldats du régiment de la Cochinchine portent un pantalon blanc ou bleu foncé (*quân*) très court, une chemise, vareuse bleu foncé (*ao*), avec passe-poil bleu et un *non-gò*, coiffure plate en bambou tressé, ornée d'un cimier de cuivre, laquelle est connue des Européens sous le nom manillais de Salako.

2° *Tirailleurs tonkinois.* — Les soldats des quatre régiments portent le costume ci-dessus décrit, avec passe-poil rouge à la vareuse.

3° *Chasseurs annamites.* — Les soldats des quatre bataillons de l'Annam ne se différencient des troupes précédentes que par une patte bleue fixée au collet de *l'ao*. Ces trois derniers corps ont seuls des représentants à l'Exposition. Ces soldats de l'Indo-Chine sont commandés par M. Ngu, sous-lieutenant, né en Indo-Chine.

Telles sont les unités tactiques formées par ces

excellents petits soldats qui montent la garde devant les palais de l'Exposition coloniale, avec cette allure crâne et ce parti pris de ne paraître étonnés de rien, qui ont été si remarqués.

E. RAOUL.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

Paris. — Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît.

Maison Quantin Imprimeurs
S. Benoît, 7. à Paris